

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/  
Couverture de couleur

Covers damaged/  
Couverture endommagée

Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Cover title missing/  
Le titre de couverture manque

Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur

Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents

Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la  
distorsion le long de la marge intérieure

Blank leaves added during restoration may appear  
within the text. Whenever possible, these have  
been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées  
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,  
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont  
pas été filmées.

Additional comments:/  
Commentaires supplémentaires:

Coloured pages/  
Pages de couleur

Pages damaged/  
Pages endommagées

Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées

Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Pages detached/  
Pages détachées

Showthrough/  
Transparence

Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression

Continuous pagination/  
Pagination continue

Includes index(es)/  
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/  
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/  
Page de titre de la livraison

Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison

Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

# FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISSANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE.

MORNEAU & CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

## LA FILLE DE MARGUERITE

DEUXIÈME PARTIE.—Mlle DE TERRY.

I

— Si le comte, docile aux absurdes conseils de mon cousin malavisé, a écrit des notes relatives à sa maladie et au remède mystérieux qu'il s'administrait lui-même, ce doit être tout à fait à la fin de sa vie... Donc il faut consulter les derniers feuillets.

Léopold ne se trompait pas. Les lignes tracées à l'encre rouge et guillemetées soigneusement ne tardèrent pas à attirer son attention. Il lut à demi-voix :

« J'ai toujours refusé de consulter un médecin, par le motif que je fais profession, à l'endroit de la science médicale, d'une incrédulité complète. Ce qui m'a soutenu, ce qui m'a permis de vivre, quoique mortellement atteint, c'est un remède mystérieux connu de moi seul en Europe. Ce remède, le plus violent des poisons peut-être, si on l'administre sans méthode et sans prudence, est le venin desséché d'un reptile des tropiques, le orotale.

« Une boîte de cristal de roche contient ce qui reste de ce poison-sauveur. Cette boîte se trouve dans le petit meuble où sont renfermés ces souvenirs.

« Si, après ma mort, en présence de mon corps saturé de poison, on accusait quelqu'un d'un crime, la présente déclaration suffirait pour justifier l'innocent.»

— Sapristi ! murmura l'évadé de Troyes quand il eut achevé sa lecture, voilà qui était clair !... Il avait tout indiqué, tout précisé, tout détaillé, le vieux drôle !...

Lantier tira de sa poche le coffret de cristal et poursuivit :

« Voici la boîte qui renferme le plus violent des poisons connus, à ce qu'affirme feu monsieur le comte... C'est bon à savoir et cela pourra servir... » Bref, nous sommes les maîtres de la situation... » Qu'une accusation soit nettement formulée ou qu'un simple soupçon prenne naissance, et mademoiselle de Terrys ne songera guère à réclamer le million que lui doit mon très cher et très honoré parent...

« Ce bon Pascal, il voulait me jouer par dessous jambe et m'écouter bel et bien sans m'offrir seulement un os à ronger... Joli projet et bien digne d'un pareil cuistre ! ! Qu'il essaie d'y donner suite à présent... Voici des « souvenirs » que je compléterai au besoin par une annotation du plus vif intérêt... » Examinons un peu présentement les papiers relatifs à mon gracieux cousin...

Léopold tira de son ample serviette la chemise de papier grisâtre prise dans le meuble du



.. en portant à ses lèvres les mains de René.

comte et l'ouvrit. Une feuille de papier timbré, placée sur les autres documents, frappa tout d'abord son regard.

— Fausse aubaine ! s'écria-t-il après examen. C'est l'acte signé par Pascal, qui se reconnaît débiteur d'un million... et cet acte n'est pas allé à l'enregistrement... Le million est à nous...

Il n'existo désormais aucune preuve de l'emprunt...

Après un silence le misérable répéta d'un air pensif :

— Aucune preuve ?... est-ce probable ? est-ce possible ? Le comte était un homme exact jusqu'à la minutie, qui devait tenir ses livres de comptes bien en règle... Le prêt d'un million y figure certainement à son actif. Inutile, d'ailleurs, de se préoccuper de cela d'avance... Le cas échéant, nous verrons à répondre... Je garde ces « souvenirs » et j'en aurai soin comme de la prunelle de mes yeux !

Léopold prit la boîte de cristal, le volume manuscrit, le dossier de Pascal, et plaça le tout au fond d'un tiroir dont il mit la clef dans sa poche. En ce moment on sonna de façon discrète à la porte de la cour.

— Voici mon cousin... fit l'évadé en riant. Nous allons voir s'il sera sage...

Il alla ouvrir. C'était bien en effet Pascal, exact au rendez-vous donné par Léopold.

Le visage rayonnant de celui-ci parut d'heureux augure à l'entrepreneur.

— Quelle nouvelle ? demanda-t-il vivement.

— Bonnes.

— Les Mémoires du comte ?

— Anéantis. Et nous avons bien raison de nous en préoccuper, car la note écrite d'après tes conseils suffisait pour démolir nos projets de fond en comble.

— Pourquoi n'as-tu pas gardé ce manuscrit ?

— Il était plus simple et plus prudent de le brûler... ce que j'ai fait...

— Peut-être as-tu raison...

— J'ai raison certainement...

— As-tu trouvé les papiers qui me concernent ?

— Plusieurs, dont un surtout est de grande importance...

— Lequel ?

— Le principal... la reconnaissance du prêt d'un million, reconnaissance écrite et signée par toi...

La figure de Pascal devint radieuse.

— Tu as cet ? s'écria-t-il.

— Oui.

— Donne-le-moi.

— Qu'en veux-tu faire ?

— Je veux le voir... Je veux être certain que je n'ai plus rien à craindre...

— Plus rien à craindre n'est pas le mot... interrompit Léopold.

— Comment ?... que veux-tu dire ?... murmura l'entrepreneur en pâlisant.

— Je veux dire qu'il peut survenir des complications et des anicroches, quoique la situation se soit améliorée...

— Explique-toi... Que redoutes-tu ?...

— Le comte avait-il une tenue de livres ?

— Oui, très correcte.

— Eh ! bien, la voilà, l'anicroche ! La sortie de caisse du million prêté est certainement écrite à sa date sur les livres, et l'administrateur judiciaire qui sera nommé par le tribunal, ne trouvant aucune trace de rentrées, te demandera la preuve du remboursement...

— Nous avons la reconnaissance qui, dans mes mains, équivaut à un reçu...

— Soit, mais on voudra savoir comment, pourquoi, avec quelles ressources tu as payé en une seule fois, avant la mort

du comte, une somme que tu devrais payer en cinq ans. Entre nous, mon cher cousin, cette justification ne sera pas facile...

— C'est vrai... dit Pascal atterré.

— Cependant, reprit Léopold, peut-être réussiras-tu à faire admettre que le comte, baissant beaucoup, a omis d'inscrire la rentrée...

— Une si forte somme ! est-ce vraisemblable ?

— Je ne dis pas que ce soit vraisemblable, mais c'est à la rigueur admissible... On peut mettre l'oubli sur le compte de l'affaiblissement intellectuel causé par la maladie...

— Pour que tout soit en règle, il faudrait que la sortie d'un million figurât sur mes livres comme y figure l'entrée.

— Sans doute, et c'est facile à faire si tu es un caissier intelligent et dévoué...

— Intelligent et dévoué, il l'est... Malheureusement il est honnête homme... dit naïvement Pascal.

— Ah ! diable ! !... Un caissier honnête homme, c'est grave !...

— Mais je réfléchis... reprit l'entrepreneur. Je puis, sans rien lui dire, simuler la sortie du million... J'ai mon agenda particulier dont il porte le relevé chaque semaine au journal et au grand livre...

— Alors, ça ira tout seul... Quel jour as-tu vu le comte pour la dernière fois ?

— Le 16 de ce mois...

— Il faut que ta visite, faite à cette date, corresponde avec le remboursement du capital et des intérêts...

— Parfaitement...

— Et tu auras quelque chance de t'en tirer, car demain l'administration de la fortune d'Honorine de Terrys sera dans les mains de la justice, qui se débrouillera comme elle pourra...

— Si tes pronostics se réalisent, je suis sauvé, s'écria Pascal.

— Ils se réaliseront, n'en doute pas... répondit Léopold en riant ; je me suis promis de faire ta fortune...

— Eh ! bien, pour commencer, restitue-moi la reconnaissance que j'ai signée au comte de Terrys...

L'ex-réclusionnaire comprit qu'un refus provoquerait intelligiblement la défiance de Pascal. D'ailleurs les moyens d'action contre son cousin ne lui manquaient pas. Il se leva, ouvrit le meuble où il avait serrés les papiers volés chez le comte, prit le dossier, et le tendit à l'entrepreneur, en lui disant :

— Voici ce que tu désires, cher ami... Me feras-tu désormais l'honneur de te fier à moi sans réserve ?...

Pascal tremblait de joie en feuilletant les pièces composant le dossier.

— Tout ce qui pouvait me compromettre est là-dedans... balbutia-t-il. Tout, sans exception ! !... Ah ! Léopold, je serai reconnaissant, je le jure ! !

— Je te donnerai l'occasion de me le prouver, sois-en sûr... Pour le moment songeons à nos affaires... Nous avons à nous occuper de mademoiselle Honorine... Tu vois sur cette table du papier à lettres et des enveloppes... Prends une plume et écris ce que je vais te dicter, en ayant soin de rendre ton écriture méconnaissable...

— Que projettes-tu ? demanda l'entrepreneur.

— Tu le sais bien, je te l'ai dit hier...

— Accuser mademoiselle de Terrys d'un « parricide » ! ! C'est bien odieux !... Est-ce indispensable ?...

— Indispensable, oui... Avec son caractère énergique et

révélé, cette fille jetterait certainement des bâtons dans nos roues... Il faut la rendre impuissante... Une fois l'héritière du comte sous les verrous, nous sommes maître de la situation...

— Elle démontrera son innocence...

— Je la défie d'en venir à bout, tant les preuves amassées contre elle seront concluantes... Allons, écris, et contrefais ton écriture, je te le répète... Ah ! ça, mais qu'y a-t-il ?... On croirait que tu hésites...

— Oui, j'hésite... Ce que nous allons faire me paraît monstrueux...

— Des scrupules ! dit Léopold en haussant les épaules. Il est trop tard, mon cher... Si l'on n'accuse pas Honorine, c'est toi qu'on accusera... Choisis...

Cet argument « ad hominem » produisit tout l'effet qu'en attendait l'évadé de Troyes. Pascal prit la plume et la trempa dans l'encre.

— Y sommes-nous ? demanda Léopold.

— Oui.

— Attention alors, je dicte :

« Monsieur le chef de la sûreté,

« J'étais l'un des plus vieux amis du comte de Terrys qui vient de mourir dans son hôtel du boulevard Malesherbes.

« La mort singulière du comte fait naître ou plutôt fortifie dans mon esprit des doutes que je crois de voir vous communiquer. Je signale à l'attention de la justice l'attitude étrange de mademoiselle de Terrys, qui depuis des années assiste à la lente agonie de son père et n'a jamais appelé un médecin près de lui...

« N'y a-t-il pas, rien que dans ce fait, une sorte de parriede ?... L'autopsie du cadavre prouvera, j'en ai peur, que mes suppositions ne s'égarèrent point, car mon malheureux ami, je le crois fermement, est mort empoisonné par sa fille qui voulait la fortune et l'indépendance. »

Léopold laissa à son cousin le temps d'écrire la dernière phrase, puis il ajouta :

— Et maintenant, signe, d'une façon illisible, le premier nom venu...

L'entrepreneur, très pâle et les tempes mouillées de sueur, obéit.

— Mets sous enveloppe, continua l'évadé de Troyes, écris cette adresse : « Monsieur le chef de la sûreté, en son cabinet, à la préfecture de police, » puis tu me céderas ta place...

Pascal avait fini. Il se leva chancelant et alla remplir un grand verre d'eau qu'il avala d'un trait.

Léopold écrivait déjà, sur du papier de format différent :

« Monsieur le chef de la sûreté,

« Je suis l'écho d'une rumeur qui se fait autour de la mort de M. de Terrys, propriétaire, boulevard Malesherbes. Cette mort semble d'autant plus étrange que mademoiselle de Terrys, quoique son père souffrit depuis longtemps, n'a jamais permis à un médecin de franchir le seuil de l'hôtel.

« On parle de poison. On accuse l'héritière pressée de jour. C'est à vous qu'il appartient de savoir si un crime effroyable a été commis, ou si la rumeur publique accuse faussement.

« Veuillez agréer, monsieur le chef de la sûreté, l'assurance de ma haute estime. »

Puis Léopold signa d'une façon illisible, comme avait fait Pascal. Il mit ensuite la lettre sous enveloppe et traça la suscription.

— C'est fini... dit-il en se levant... Va chez toi et inscris sur ton agenda le payement du million à la date de ta dernière visite... Moi, je vais m'occuper d'expédier ces épîtres à leur adresse...

L'entrepreneur ne répondit pas et, en proie à un trouble effrayant, quitta son cousin. L'air glacial apaisa la fièvre qui brûlait son sang ; il regagna la rue de Picpus, et en passant il dit au caissier :

— Nous voici à la fin du mois... Dans un instant vous viendrez chercher mon carnet d'entrées et de sorties pour votre tenue de livres...

— Oui, monsieur Lantier... répliqua l'employé.

Pascal rentra dans son cabinet. Il prit le carnet dont il venait de parler, et à la date du 16 il écrivit : « Payé à Monsieur le comte de Terrys, comme remboursement du capital prêté et des intérêts échus, la somme de un million cinquante mille francs. » Ceci fait, il plaça entre les feuilles du carnet la reconnaissance signée au comte, et il attendit le caissier.

Au bout de dix minutes celui-ci arriva. L'entrepreneur lui tendit le carnet.

Le caissier l'ouvrit, jeta un coup d'œil sur le papier timbré, et poussa une exclamation de surprise et de joie.

— Qu'y a-t-il donc ? demanda Pascal avec un calme très bien joué.

— Vous vous êtes acquitté avec M. de Terrys !...

— Sans doute, et vous le voyez bien... Qu'y a-t-il d'étonnant à cela ?...

— Rien, monsieur Lantier... absolument rien... Seulement j'ignorais...

— Vous ne savez pas toutes mes affaires... interrompit Pascal ; puis il ajouta : Le payement remonte au 16... Prenez en note...

— Oui, monsieur... et je suis bien heureux que vous ayez fait face, avec des ressources ignorées de moi, à ce gros remboursement. Voilà votre maison plus solide que jamais !

— Je l'espère et j'y compte...

Et Pascal congédia le caissier. Après le départ de son cousin, Léopold, ayant changé de costume, était sorti à son tour. Il gagna le faubourg Saint-Antoine et descendit jusqu'à la place de la Bastille. Là, il arrêta un commissionnaire qui regagnait son poste habituel, son crochet sur le dos.

— Une lettre à porter, mon brave... lui dit-il.

— Où cela, bourgeois ?

— A la préfecture de police, bureau du chef de la sûreté...

— Qui me payera ma course ?

— Moi... Voici deux francs.

— Merci, bourgeois, répliqua le commissionnaire en prenant l'argent et la lettre, je pose mon crochet et je file.

Et il fila vivement, en effet, tout en se disant :

— Ça doit être « une mouche » qui envoie son rapport...

Léopold s'était dirigé vers le bureau des tramways. Il monta dans celui de Vincennes au Louvre, descendit au coin de la place de l'École, où un autre commissionnaire attendait pratique à la porte d'un marchand de vin, appela ce commissionnaire et lui adressa les mêmes paroles qu'à celui de la place de la Bastille.

L'homme à veste de velours et à médaille de cuivre empocha les deux francs avec un grand merci, et partit en murmurant « in petto » comme l'autre :

— « Une mouche » qui fait son rapport.

— Maintenant il n'y a plus qu'à attendre en laissant couler l'eau... pensa Léopold.

Et il alla retrouver Jarrelongo, à qui il avait donné rendez-vous pour dîner en ville et prendre un peu de plaisir.

## XII.

Marguerite Bertin était rentrée à son hôtel de la rue de Varennes, brisée de corps et d'âme. La fatigue l'accablait et le chagrin se joignait à cette fatigue. Elle n'avait plus qu'un seul espoir. Cet espoir reposait désormais tout entier sur le notaire de la rue des Pyramides.

Elle pensait bien qu'un jour Ursule Sollier écrirait au château de Viry sur Seine pour se faire expédier les malles qu'elle y avait laissées, mais ce jour pouvait se faire attendre longtemps... Qui fait même si la femme de confiance de feu Robert Vallerand ne viendrait point elle-même, ou ne prendrait pas ses précautions pour se soustraire à toute recherche ?

La pauvre mère affolée passa dans les larmes la première nuit de son retour à Paris. Le lendemain elle reçut ses serviteurs, qui vinrent lui souhaiter la bienvenue, et elle reprit la direction de la maison.

On la trouva singulièrement triste et changée, et chacun se demanda quelle était la cause d'une douleur qu'on ne pouvait attribuer à la perte d'un mari peu regrettable et point regretté.

Jovelet seul connaissait cette cause, mais il se montrait d'une discrétion à toute épreuve, et répondait aux questions de manière à dérouter complètement les curieux.

Marguerite n'avait pas oublié l'adresse du notaire, tracée sur la lettre qui s'était trouvée entre ses mains pendant quelques secondes au château de Viry.

Elle donna l'ordre d'atteler à midi et, aussitôt après avoir déjeuné, elle partit pour la rue des Pyramides.

Madame Bertin ne se dissimulait point ce que sa démarche offrait d'insolite et de difficile. Le devoir de l'officier ministériel à qui elle allait s'adresser était de ne point lui répondre, puisqu'elle n'avait officiellement aucun droit de l'interroger, mais elle comptait sur l'éloquence de son amour maternel pour obtenir de lui une parole qui pût la guider.

Arrivée rue des Pyramides, Marguerite, sur les indications du concierge, monta au premier étage et demanda à l'un des clercs si M. Auguy était visible.

Le cabinet d'un notaire de Paris, personnage considérable, n'est pas accessible à tout le monde, et le maître clerc a mission de recevoir les inconnus et d'expédier les clients sans importance. En conséquence, Marguerite obtint cette réponse :

— Je ne sais pas, madame ; veuillez vous adresser au principal... Cette porte ouverte, à votre gauche, est celle de son cabinet...

La veuve en franchit le seuil, très émue et toute tremblante. Le principal s'empressa de lui offrir un siège qu'elle n'accepta pas, et lui dit :

— C'est la première fois, je crois, madame, que j'ai l'honneur de vous voir...

— Oui, monsieur...

— Quelle affaire vous amène ?...

— Une affaire de la plus haute importance pour moi... J'ai le grand désir, et en même temps l'impérieux besoin de causer avec M. Auguy...

— Ne pouvez-vous, madame, m'indiquer sommairement de quoi il est question.

— Non, monsieur, c'est impossible... Je dois parler à M. Auguy lui-même.

— Le patron est occupé en ce moment, madame, avec deux clients...

— J'attendrai, monsieur...

— Comme il vous plaira... Veuillez vous asseoir. Dès que le patron sera libre, j'aurai l'honneur de vous annoncer.

— Voici une carte, monsieur... dit madame Bertin en s'asseyant.

Et elle déposa sur le bureau un carré de bristol qu'elle venait de sortir d'un agenda d'ivoire ciselé.

Marguerite attendit longtemps. L'impatience et l'anxiété crispaient ses nerfs.

L'oreille tendue du côté du cabinet du notaire, ne pouvait percevoir aucune parole, mais elle entendait bruire des voix. On discutait de façon très vive. Il semblait à la pauvre mère que cette discussion s'éternisât.

Enfin le diapason des voix s'abaissa. Marguerite entendit des sièges changer de place, puis des pas, puis une porte s'ouvrir et se refermer.

Le maître clerc travaillait et s'absorbait complètement dans sa besogne.

— Je crois, monsieur, que votre patron est seul, dit madame Bertin timidement.

Le principal se leva aussitôt, prit la carte, passa devant la visiteuse en s'inclinant et entra, sans frapper, dans le cabinet communiquant avec le sien.

Deux secondes plus tard, il vint prier Marguerite de le suivre et l'introduisit.

Le cœur de la veuve battait à se rompre. Qu'allait-il résulter pour elle de son entrevue avec le notaire ? Ce dernier fit deux pas à sa rencontre, la salua profondément et lui avança un fauteuil.

Marguerite souleva le long voile de deuil qui cachait son visage, et découvrit des traits toujours nobles et toujours purs quoique portant l'empreinte de la douleur.

— Qui me procure, madame, l'honneur de votre visite ?... demanda l'officier ministériel.

L'émotion faisait trembler les lèvres de la veuve. Ce fut d'une voix à peine distincte qu'elle balbutia :

— Je viens, monsieur, chercher ici la vie ou la mort...

Ce début singulier, cette réponse un peu mélodramatique, mais d'accord avec la sombre expression du visage et des regards de Marguerite, firent tressaillir M. Auguy.

— Ce dont vous avez à m'entretenir est donc bien grave ? fit-il.

— Bien grave, oui, monsieur, pour moi du moins, car, je vous le répète, ma vie et mon avenir vont dépendre de vos réponses...

— Quelles questions allez-vous m'adresser, madame ? Votre nom m'étant inconnu, je me trouve en pleines ténèbres.

Marguerite Bertin se recueillit pendant quelques secondes, fit appel à toute sa résolution, à tout son courage et, dédaignant les aubages et les périphrases, demanda en regardant le notaire en face :

— Vous avez connu M. Robert Vallerand ?

L'officier ministériel fit un geste de surprise. De toutes les interrogations possibles, celle-là était la moins prévue.

Cependant il répondit sans hésiter :

— Beaucoup, madame...

— Il était votre ami ?

— Oui, madame, et j'espère bien qu'il l'est toujours...

Ces mots ; « il l'est toujours, » sonnèrent étrangement faux à l'oreille de Marguerite. Était-il vraisemblable que le notaire ignorât les événements accomplis ? Quel but pouvait-il avoir en feignant de les ignorer ?

— Eh ! monsieur, répliqua-t-elle d'un ton brusque, vous savez bien qu'il n'existe plus !

M. Auguy changea de visage.

— Que me dites-vous là, madame ?... s'écria-t-il avec agitation.

— La vérité, malheureusement...

— Robert Vallerand est mort ?

— Dans son château de Viry-sur-Seine, il y a plus de trois semaines... Ne le savez-vous pas ?

— Non, madame...

— Mais c'est impossible !

— Pourquoi ?...

— Robert Vallerand était député... tous les journaux ont parlé de sa mort...

— Eh ! madame, je n'ai pas le temps de lire les journaux !... J'ignorais ce triste événement, et j'étais loin de le prévoir, car, lorsque j'ai vu Robert pour la dernière fois, il y a trois mois à peine, il me semblait encore plein d'avenir malgré la maladie de langueur dont il avait rapporté le germe d'Amérique... Pauvre Robert !

— Il était votre ami très intime ?... reprit Marguerite.

— Très intime, oui, madame... j'avais pour lui autant d'affection que d'estime...

— Depuis longtemps ?

— Depuis son retour en France.

— Vous étiez non seulement son ami, n'est-ce pas, mais son notaire ?...

Cette question, plus encore que la première, surprit M. Auguy. En outre elle le mit en défiance.

Qu'importait à la visiteuse la nature de ses relations avec le député dont il venait d'apprendre la mort ? Bien décidé à se tenir sur la réserve, il répondit d'un ton poli mais presque sec :

— Non, madame, je n'étais pas son notaire... Robert me consultait parfois au sujet de ses affaires, mais je ne l'ai jamais compté au nombre de mes clients...

— Vous n'en aviez pas moins toute sa confiance...

— Sans doute...

— Il ne vous cachait rien...

— Je le crois...

— Donc, vous saviez qu'il avait une fille...

Le notaire regarda son interlocutrice avec stupeur.

— Une fille !... répéta-t-il. Mais Robert n'était pas marié, madame !...

— Aussi, ne s'agit-il point d'une fille légitime, mais d'une enfant naturelle...

— Je n'ai entendu parler de rien de semblable, et je crois, madame, que vous avez été induite en erreur par des « racontars » mensongers.

Marguerite secoua la tête.

— Je suis certaine de ce que j'avance ! dit-elle, plus certaine que personne au monde !... Robert Vallerand, pour élever son enfant à sa guise, l'avait prise à la mère, qui ne l'a jamais revue... Au moment où il allait mourir, cette malheureuse femme, devenue libre par le veuvage, alla le trouver pour lui redemander sa fille... pour le supplier de la lui rendre...

— Eh bien ?

— Eh bien ! Robert fut impitoyable... Il refusa d'apprendre à la mère éplorée où était son enfant, et mourut le lendemain en chargeant une femme de confiance de garder après lui son secret...

La mère s'adressa à cette femme qui fut inflexible et sans pitié, comme l'avait été Robert lui-même, et qui partit en dérobant ses traces afin d'obéir aux ordres du mort...

Brisée, désespérée, la pauvre mère tomba gravement malade. Vingt fois pour une elle aurait dû mourir, mais l'ardeur de son amour maternel lui donna la volonté et la force de vivre...

À peine guérie, elle chercha la piste de la mandataire de Robert Vallerand, espérant par cette femme retrouver sa fille... Hélas ! tout fuyait devant elle, comme un mirage qu'on croit toucher de la main et qui s'efface... Enfin arriva le moment où à la mère affolée il ne reste que vous...

Marguerite s'interrompit.

— Moi ! ! s'écria le notaire stupéfait, moi, madame ! !

— Vous, monsieur... vous seul ! !

— C'est de la folie ! ! Que puis-je vous dire ? j'ignore tout ! ! je n'ai jamais rien su... je ne supposais pas le secret que vous venez de m'apprendre ! Robert Vallerand était le plus loyal des hommes, mais il aimait s'entourer d'ombre avec tout le monde, et il ne faisait point d'exception pour moi... son silence dans l'affaire au sujet de laquelle vous m'entretenez en est une preuve manifeste...

Madame Bertin reprit :

— Depuis trois semaines, époque de la mort de votre ami, aucune lettre de lui ne vous a été remise ?

— Je pourrais invoquer le devoir professionnel de refuser de vous répondre, mais dans l'espèce ce serait inutile... J'ai le droit de vous dire qu'aucune lettre de Robert ne m'est parvenue.

— Vous n'avez reçu personne venant de sa part ?...

— Personne, madame, je vous en donne ma parole d'honneur !...

L'affirmation solennelle du notaire et le ton dont elle était faite ne pouvaient laisser subsister aucun doute dans l'esprit de Marguerite. Elle fut écrasée par cette réponse.

— Qu'est devenue ma fille ? se demandait-elle avec une indicible angoisse. Où cette femme a-t-elle conduit ma fille ?...

— Mais, madame, demanda l'officier ministériel, questionnant à son tour, qui vous autorisait à supposer que j'ai dû recevoir une lettre posthume de mon malheureux ami ?

— C'était plus qu'une supposition, répliqua madame Bertin, c'était une certitude. Un hasard que je puis appeler providentiel a mis pendant quelques secondes cette lettre sous mes yeux.

— Une lettre de Robert Vallerand ?

— Oui, monsieur...

— Et elle m'était adressée ?

— Oui, monsieur, et devait vous être remise en mains propres...

— Eh ! bien, madame, je vous le répète, je n'ai rien reçu... je n'ai vu personne...

Marguerite regarda le notaire en face, pour étudier sur son visage l'effet produit par la question qu'elle allait formuler.

— N'êtes-vous point dépositaire de papiers appartenant à Robert Vallerand ? fit-elle ensuite

— Je répondrai à ceci, madame, quand vous m'aurez appris en vertu de quel droit vous m'interrogez...

(A CONTINUER)

Commencé le 12 Octobre 1882.

## LES DRAMES DE L'ARGENT

PAR RAOUL DE NATERY

I

UNE FÉE DES ROIS

L'appartement occupé par la famille Gualbert, dans une paisible maison de la rue de Tournon, gardait un aspect à demi sévère, en raison de l'ordre méticuleux présidant à son arrangement. On sentait en y entrant que, dans ce milieu placide, devait respirer une famille heureuse, bornant ses espérances aux joies promises, sans tendre des mains avides pour atteindre les pommes d'or placées trop haut. Un piano, une corbeille emplies de laines, attestaient la présence d'une femme jeune ; mais sans doute elle aussi chérissait le calme, car le travail commencé indiquait une nature patiente, et la musique placée sur le piano prouvait que dans l'art aussi bien que dans la vie, si belle, si charmante que pût être cette virtuose et cette fée aux doigts agiles, elle aimait les compositions savantes et larges, et ne reculait point devant les broderies à l'aiguille qu'on met une année à terminer.

Tout à coup la porte de ce salon si grave fut ouverte, et une femme d'environ trente-huit ans, dont la beauté faite de grandes lignes se conservait dans toute sa pureté, entra accompagnée d'une jeune fille, et suivie d'une servante portant deux jardinières dans les bras.

— Oh ! maman ! ne m'accuses pas d'avoir fait des folies, dit la jeune fille en souriant, j'ai voulu que toute la maison prit un air de fête, et quelle fête est possible sans fleurs aujourd'hui ! Ma tante Mélanie en met partout, c'est un de ses luxes, et je me souviens qu'elle m'a souvent reproché de ne point en garnir notre appartement.

— Mélanie est riche, ma fille, et elle oublie trop souvent que les appointements d'un chef de bureau de ministère suffisent à peine à l'entretien d'un ménage. Ma dot ne fut point considérable, et ce que j'ai pu économiser durant les premières années de mon mariage, n'ajoute pas un gros appoint à nos revenus. J'avais sans cesse devant moi deux échéances : l'heure où tu te marieras, et le moment où ton père sera mis à la retraite. J'ai réussi en partie à y parer, et j'espère atteindre mon double but : te remettre une dot suffisante, et régler chaque chose de telle sorte que, plus tard, ton père ne s'aperçoive point de la diminution de ses appointements.

— Tu as eu raison en cela ; quant à ma dot... à quoi bon ! Je ne me marierai jamais.

— Est-ce qu'on peut affirmer cela à dix huit ans ?

— Pourquoi pas, si on le pense ?

— Mais alors on ne sait pas ce qu'on pense, ma fille. Tu me disais que ta tante nous reproche une apparence parcimonie, elle ne se souvient jamais de la différence de nos fortunes. Sa dot de cent mille francs s'est quadruplée par des héritages successifs, et, grâce à son habileté, elle jouit maintenant d'une situation, qui lui permet de satisfaire ses goûts luxueux. Nous sommes dans l'impossibilité de lutter avec elle, et pour arriver à soutenir notre rang, nous devons nous imposer plus d'une privation. Celle des fleurs, par exemple. Elles étouffent vite, d'ailleurs, dans notre appartement privé de soleil.

C'est vrai, répondit Amice en rangeant les jardinières, tan-

dis que la servante préparait le feu, et c'est dommage ! Vois combien le salon semble joli, maintenant... Mon oncle aime la musique, je vais ouvrir le piano. Ah ! ici des albums pour Landry, il dessine toujours quelque chose pendant la soirée... Cette boîte de bonbons près du fauteuil de ma tante... Un coussin tout près pour ses pieds... les cigares pour papa et son frère, c'est tout, je crois.

— Oui, vraiment, et tu as raison, notre salon me semble fort bien.

Amice embrassa sa mère.

— Achevons maintenant de dresser le couvert.

Toutes deux se rendirent dans la salle à manger, assez vaste pièce meublée d'une façon attrayante, grâce à des babuts et des dressoirs rapportés de province par Mme Gualbert. Ainsi que dans un grand nombre de familles bourgeoises, elle avait pris l'habitude de considérer la salle à manger comme le centre de la vie de famille. Le salon s'ouvrait seulement les jours de réception, mais la salle à manger agréablement décorée, bien chauffée, suffisait quotidiennement aux deux femmes.

On y passait la soirée. Une grosse lampe jetait sur la table sa clarté joyeuse. Mme Gualbert prenait un ouvrage de couture, Amice une broderie, Paulin Gualbert un livre ou un journal. On causait amicalement. M. Gualbert racontait ce qui s'était passé au bureau, sa femme les petits événements de sa vie restreinte : visites d'amies, requêtes d'indigents, courses dans les magasins. Le père lisait une page de livre ou une colonne de journal ; on discutait sur l'art, la politique et la morale. A dix heures on se séparait pour se retrouver le lendemain avec la même joie sereine.

Amice prit un beau service en toile de Saxe, sur lequel la servante posa des assiettes peintes avec goût. Certes, ce n'était point à proprement parler une œuvre artistique, mais la franchise élégante de ce travail, suffisait pour le rendre agréable à l'œil. Quelques pièces de vieille argenterie furent tirées des armoires, un magnifique vase de Sèvres gagné jadis à une loterie, devait servir de surtout. La jeune fille le remplit de branches de mimosa faisant trembler leurs petites huppées d'or au milieu de branches d'une délicatesse exquise. Puis elle plaça à portée de la main des condiments recherchés, et regarda sa table avec une expression de satisfaction évidente.

— Et le gâteau ? demanda Mme Gualbert.

— Une merveille ! Et pour saluer la souveraineté des deux élus de ce soir, notre vieil ami Nahiac a envoyé six bouteilles de son clos Bordelais.

— Quelqu'exigeante que soit ma belle sœur, j'espère qu'elle se montrera satisfaite. Le reste regarde Sidonie qui est toute au feu de ses fourneaux. Songeons maintenant à notre toilette.

— Quelle robe mettras-tu ?

— Ma robe grise.

— Elle est bien triste. Je suis certaine que ma tante Mélanie nous arrivera très parée, et que Clotilde aura une toilette nouvelle.

— Qu'importe ! Nous sommes pauvres, nous ! Tu seras charmante avec ta robe bleue et tes dix-huit ans.

Amice s'appuya sur l'épaule de sa mère.

— Vraiment ! lui demanda-t-elle ; mais bien franchement suis-je jolie ?

Mme Gualbert saisit à deux mains le front de sa fille, et répondit :

— Plus que jolie, Amice, tu es belle.

Une expression de joie éclaira le visage de la jeune fille. Sa mère s'aperçut de l'impression produite par ses paroles, et pressant doucement la main d'Amice :

— Ne t'en réjouis pas trop ! lui dit-elle ; la beauté est parfois un don fatal ; il a plus fait souffrir qu'il ne causa jamais de bonheur.

Amice s'éloigna sans répondre, et gagna sa chambre.

C'était une pièce étroite où tenaient un lit drapé de bleu, une commode Louis XV, des gravures de prix, deux petits fauteuils, et un miroir ancien en cuivre repoussé.

Oui, Amice était belle, régulièrement et placidement belle. Peut-être ceux qui la regardaient d'une façon superficielle la jugeaient ils même d'un type trop correct. La scrupuleuse perfection des lignes pouvait faire craindre le manque de cœur ou d'intelligence, mais quand on avait causé quelque temps avec elle, on s'apercevait vite qu'Amice possédait un esprit droit, sinon brillant, et les qualités sérieuses qui font le bonheur de la vie.

Ce jour là, longtemps, bien longtemps elle étudia son visage devant la glace, puis elle murmura avec une sorte de découragement :

— A quoi bon ?

Cependant elle mit beaucoup de soin à sa parure. Il lui semblait que cette coquetterie innocente complétait l'arrangement général, et faisait partie de l'organisation de la fête.

Une demi heure après elle trouva sa mère au salon. Une pointe de dentelle espagnole drapée au corsage et agrafée par deux roses thé composait toute la parure de Mme Gualbert qui sourit en voyant entrer sa fille.

— Ton père arrive tard, ce soir.

— C'est vrai ! six heures. On se demande toujours maintenant s'il n'y a rien de changé dans les ministères... Oh ! j'entends son pas. Sidonie est occupée, je vais lui ouvrir.

Amice courut au-devant de son père.

Paulin Gualbert n'était guère plus âgé que sa femme. De taille moyenne, un peu replet, rasé de frais, les cheveux longs, le teint coloré, il respirait le contentement de soi et des autres. Sur cette physionomie à laquelle la bonté donnait un grand charme, on lisait l'histoire d'une vie passée entre cette belle enfant qui nouait ses bras à son cou, et la femme qui l'attendait la main tendue, le sourire aux lèvres.

— Pardonne-moi ! lui dit-il, je ne suis pour rien dans ce retard. Le chef de division nous a gardés à causer. Il est de nouveau question d'un changement de ministère. Oh ! que je suis las de ses passades de ministres ! Nous avons à peine le temps de leur être présentés, de leur promettre notre dévouement respectueux, que vite ! ils ont quitté la place. En vérité, par le temps présent, mieux vaut être chef de bureau. Les employés restent ; les ministres changent !

Paulin Gualbert retint sa fille par les deux mains, et la contempla avec l'expression d'une admiration heureuse, puis il promena autour de lui un regard satisfait.

— Vraiment, dit-il, tout a fort bon air, ici ; vous êtes deux fées doublées de deux anges.

Un coup de sonnette assez autoritaire annonça l'arrivée des invités.

Mme Mélanie Gualbert et sa fille Clotilde entrèrent les premières, l'une s'avança vers sa belle-sœur avec un empressement auquel se mêlait une affectation cérémonieuse, tandis que les deux jeunes filles s'embrassaient de tout cœur, sans se soucier beaucoup de déranger l'harmonie de leur coiffure. Une joie égale

de se revoir se lisait dans leurs yeux, et tandis qu'Amice conduisait sa cousine à un fauteuil très bas, propice à la causerie, Julie demandait à Mme André des détails sur sa santé.

Landry, frère de Clotilde, serra les mains de son oncle, et regarda longuement sa cousine Amice.

— Comme vous vous êtes parée pour un dîner si intime ! dit Julie ; car il n'y a que nous ce soir.

— Que voulez vous, ma chère, répondit Mme André, je ne sais rien changer à mes habitudes. J'aime la toilette ; elle me semble une des premières nécessités de la vie, et, croyez-moi, cette passion-là contribue grandement au bonheur des ménages.

— Vraiment ! fit Julie d'une voix doucement malicieuse.

— Vous allez me comprendre. L'homme qui se marie cherche avant tout une femme capable de tenir sa maison d'une façon convenable, de lui faire honneur par son élégance et par sa grâce. Notre rôle est là tout entier. Le mari qui rentre au logis y veut trouver une aimable compagne, dont la parure charme ses yeux, dont la causerie le délasse des affaires graves. André a toujours été parfaitement heureux, pour cette raison que jamais je ne me suis départie de ce programme.

— Avouez, chère Julie, qu'il n'est point à la portée de toutes les femmes, et que j'aurais été fort empêchée de le réaliser. Les appointements de Paulin nous obligent à une stricte économie.

— On diminue les autres dépenses : la table, par exemple.

— Ici je vous arrête ; je songe, avant tout, à la santé de ceux qui me sont chers. Paulin nous trouve fort à son gré en robes de laine. Je ne dis point que vous ayez tort, mais je suis certaine d'avoir raison.

— Mon mari et le vôtre ne se ressemblent guère, répliqua Mélanie. J'ai vite compris le caractère d'André ; mes vues sont devenues les siennes, et nos projets sont identiques. Quand sonnera l'heure de marier Clotilde, nous comptons beaucoup recevoir. Je vous assure que ce m'est un énorme souci de pourvoir cette enfant ; d'autant plus grand, qu'elle ne me viendra nullement en aide. Clotilde n'a guère plus de coquetterie et d'ambition qu'Amice. J'aurais souhaité qu'avec sa beauté, son instruction et son esprit, elle fut douée de cette vitalité de la plupart des Parisiennes, qui les pousse vers les sommets, et leur montre le mariage comme un moyen d'augmenter l'influence et la fortune de la famille. Sous ce rapport son frère me donne plus de satisfaction. Landry arrivera, j'en suis certaine, au premier moment. Quant il nous signifiera qu'il voulait être peintre, nous jetâmes les hauts cris. André rêvait pour lui le conseil d'État. Mais à force de lire des articles de journaux énumérant les sommes fabuleuses gagnées par les artistes, le récit de leurs voyages, ou l'accueil qui leur est fait dans les cours étrangères, et des décorations qu'ils en rapportent, nous nous sommes réconciliés avec ses projets ; ses succès affirment chaque jour sa vocation. Qui sait si, comme tant d'autres, il ne gagnera pas cent mille francs par an !

En ce moment les portes de la salle à manger s'ouvrirent, et la servante annonça que le dîner était servi.

Mme André complimenta sa belle-sœur sur l'aspect charmant de la table, Amice rougit de plaisir à un éloge de Landry, et chacun prit sa place avec entrain. Mme André elle-même, si peu accoutumée qu'elle fût à l'indulgence, daigna tout louer dans la grâce élégante du service, et l'on achevait le partage, quand un nouveau convive entra dans la salle.

— Ne vous dérangez pas ! dit une voix sonore, c'est moi ! Serrez-vous un peu seulement, et faites-moi donner un couvert,



mon cher Paulin. — Voilà qui est aimable, docteur, de venir nous surprendre !

— Ne sais-je pas que je suis invité de fondation. Vous allez bien, André ? Les jeunes filles sont toujours jolies, et je sais des nouvelles de Landry par son maître Raymond Armadieu. Figurez-vous que par extraordinaire il me reste un peu de liberté ce soir. Les fièvres malignes font trêve, et les névroses me laissent du répit. Quo faire chez soi tout seul, un jour des Rois ? J'ai jugé trop triste de tirer la fièvre à moi seul. Et puis, la date de cette fête m'a ramené au cœur des souvenirs de famille, et j'ai senti le besoin de presser des mains amies, et de orier. Le roi boit ! pour me reposer des oris bêtes qui m'assourdissent les oreilles.

Le docteur Chaumas, un des princes de la science moderne, avait fait ses études en même temps que les deux Gualbert.

A cette époque il était peu riche, et plus d'une fois leur bourse fraternellement partagée servit aux besoins de leur ami. Ce fut pour eux un bon temps de camaraderie affectueuse. Plus tard les occupations régulières de Paulin, le travail acharné auquel lui se livrait Victor Chaumas, le tourbillon mondain qui entraînait André et sa femme, les séparèrent. Ils se virent moins, sans cesser d'éprouver une joie véritable à se retrouver. Cependant, quand il lui restait une heure de loisir, c'est chez Paulin que Chaumas la dépensait, les préoccupations vaines d'André et de sa femme l'agagaient. Ce savant trouvait au contraire un repos bienfaisant dans l'intérieur tranquille du chef de bureau. La cordialité de Julie, la grâce aimable d'Amice, le charmaient. Il aspirait un peu du calme heureux de cette famille, lui qui vivait non seulement au milieu du mouvement de Paris, mais encore des agités de cette ville bouillonnante où tout fermentait, bûche et débordait. Mme André, après avoir reproché maintes fois au docteur Chaumas ce qu'elle appelait son abandon, en avait pris son parti, et continuait à le traiter avec une amabilité persistante, dans laquelle entraient beaucoup de politique. Ne pouvant le compter au nombre de ses invités du lundi, elle tenait du moins à le garder sur la liste de ses intimes, et à dire à ses connaissances : « mon ami le docteur Chaumas... » Du reste, en voyant le praticien si jeune d'aspect, en dépit de ses quarante-cinq ans, en calculant le chiffre de ses revenus, et les avantages de sa position sociale, elle n'était point sans arrière-pensée au sujet de Clotilde. Si le docteur, attiré par sa jeunesse et par sa grâce, la demandait un jour en mariage, Mme André ne refuserait point son consentement, et peserait au besoin sur la volonté de sa fille.

Mais Chaumas semblait avoir renoncé au mariage. Il avait trop ardemment épousé la science pour songer à fonder une famille.

Spirituel comme la plupart des médecins, aimable quand aucune question ardue ne préoccupait son esprit, il traitait toujours en enfants les deux cousines qu'il avait vu naître, et Mme André semblait devoir perdre avec lui ses frais de coquetterie.

Le dîner approchait de sa fin, quand Chaumas dit à Paulin :

— Devinez qui j'ai rencontré, il y a trois semaines ?

— Un ancien condisciple ?

— Un ami commun, qui procha le grec et le latin sur les mêmes bancs et souvent dans les mêmes dictionnaires. Plus ambitieux, et surtout plus aventureux que nous, il quitta la France, passa en Amérique, exploita des puits de pétrole, et rentra à Paris avec la volonté d'être avant un an le roi des banquiers.

— Mais, répondit Paulin, un seul de nos camarades répond à ce portrait, c'est Bonaventure Bozan.

— Il peut se vanter d'avoir eu un parrain intelligent, ce

garçon là ! Bonaventure ! nom prédestiné qui justifie le présent.

— A-t-il donc réalisé une grande fortune ? demanda André.

— Mon ami, dans les mines de pétrole on ne voit souvent que du feu... Ce qui est certain, c'est qu'appuyé sur un vaste crédit, servi par les circonstances, avide d'argent, et résolu à devenir archimillionnaire, il se lance dans des spéculations jusqu'à cette heure couronnées d'un plein succès.

— Voilà qui est bizarre, dit Paulin, même dans les journaux renfermant les causeries les plus complètes sur la finance, je n'ai jamais vu le nom de Bonaventure Bozan.

— Je le crois bien, notre camarade a changé de peau en devenant riche. Il se fait appeler Bozan de Breuil. Je l'ai trouvé à la dernière soirée de Romayour le député. Nous nous sommes spontanément reconnus et nos mains se sont tendues. Bien que je n'aie rien de son caractère aventureux, je n'en suis pas moins content de le revoir. Vois-tu, on n'oublie jamais le voisinage des pupitres du collège. Je me réjouis franchement de sa chance. Par exemple, j'ai décliné son offre de me faire participer à ses spéculations si magnifiques qu'elles puissent être. Ma fortune après moi appartiendra aux pauvres que je soigne gratis durant ma vie. Bozan m'a promis de dîner à la maison vendredi prochain, vous viendrez tous deux resserrer une vieille amitié, Landry sera des nôtres.

— Merci, docteur, répondit le jeune homme, le voisinage des millionnaires est dangereux. Il rend envieux ou imprudent.

— Voilà un mot qui est d'un sage.

— Oh ! j'ai mon ambition comme un autre, ajouta Landry. Il me semble que j'atteindrai la célébrité et la fortune, mais je ne devrai ma renommée et ma richesse qu'au travail.

Le jeune artiste regarda en ce moment sa cousine, celle-ci gardait les yeux baissés et ne put voir l'expression de respect et de tendresse que reflétait le visage de Landry.

— Oh ! toi ! fit André Gualbert, tu es né de trois siècles en retard. Après l'étude, tu ne connais rien ! Le mot plaisir semble n'avoir pour toi aucune signification. Tu te croirais déshonoré si tu gagnais de l'argent à la roulette ou à la Bourse.

— Déshonoré, non, mon père ; n'exagèrez rien : seulement j'estime que la source de notre opulence doit être pure, pour cette raison que nous le ferons parler un jour à une femme bien aimée, à des enfants adorés... Et puis, voyez vous, l'or gagné de cette façon rapide, malsaine, s'écoule trop souvent avec une facilité égale. On arrive à perdre la notion de sa valeur, à le gaspiller sans raison. Quel prix au contraire n'attache-t-on pas à l'argent produit par le travail ! Il sera la joie du présent, la tranquillité de la vieillesse, la dot des filles, l'avenir des garçons. Non, quand je posséderais un chiffre d'économies assez respectable pour me dire qu'un habile homme les centuplerait en quelques mois, je n'en tenterais pas de l'essayer.

(A SUIVRE.)

## INFORMATIONS

A partir d'aujourd'hui (12 octobre 1887) — les conditions d'abonnement à notre journal sont comme suit : un an, \$1.00; six mois, 50 cent, payable d'avance ou dans le cours du premier mois. Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

Aux agents 16 cents la douzaine et 20 par cent de commission sur les abonnements, payable à la fin du mois.

Nos abonnés actuels endettés voudront bien régler l'arrangement immédiat, par là nous éviter la pénible nécessité de les retrancher de nos livres à l'expiration du terme de leur abonnement, et de remettre le compte à notre procureur pour collection.

Nous sommes en mesure de fournir tous les numéros par depuis le 1er Janvier dernier, et même une liste complète (brochée, de l'année 1881, aux conditions ci-dessus.

MORNEAU & C<sup>ie</sup>, Editeurs,

Boite 1966, Bureau de Poste.

No. 17 Ste Thérèse, Montréal